

Resistance

6/5/83

AMB: ... devais les déposer je ne sais plus chez qui, des amis des Vermeils peut-être. Et puis, j'ai servi comme ça de messenger pour Libération un certain temps, et... j'ai dû travailler avec un garçon qui se souvenait de moi, et je ne me rappelle plus avoir travaillé pour lui.. pauvre Buisson, pourtant il est connu. Enfin, peu importe. Et un beau jour on m'a parachuté, à Montluçon, un garçon du nom de Paul Schmidt, qui était un type d'extrême droite qui m'a fait croire pendant longtemps que Moulin était d'extrême droite parce que dans les gens qu'il avait choisis, il y en avait d'extrême droite. Ça prouve en tout cas que Fresnay se trompe complètement quand il accuse Moulin de communisme, Moulin n'était pas du tout communiste. Alors j'ai été affecté à la liaison entre Libération et ce garçon. Les gens de Libération se méfiaient de lui parce que c'était un ancien PPF, et ils me demandaient de le surveiller. Mais je n'ai pas voulu jouer double jeu à l'intérieur de la Résistance; cela me suffisait déjà à l'intérieur de mon pays; alors j'ai carrément travaillé avec lui. Il avait été parachuté avec un radio, Gérard Bault, et il a fini par trouver un logement chez quelqu'un, la logeuse d'un de ses camarades de régiment, Marguerite Clozier, qui s'est révélée plus tard dévouée. Elle a caché des armes, elle a reçu tout le monde chez, elle; elle a été merveilleuse. Et à ce moment-là je faisais tout étant donné que Paul Schmidt était seul avec moi et que Gérard Brault était logé à Villeurbain non pas à V^{illeurbain} d'abord à V^{illeurbain} mais puis ensuite là, où a été arrêté Jean Moulin. ^{Et} Donc j'ai appris

à coder, à décoder, à aller chercher des boîtes aux lettres, et j'accompagnais Paul en voyage. Et puis, on a commencé, j'ai commencé à aller chercher des objets parachutés dans la région de Limoges un peu partout, et on a commencé aussi à m'envoyer contacter des groupes qui voulaient être des groupes de parachutage-- pas seulement de ^{Montluçon} mais à Grenoble.

A ce moment-là, l'unité des mouvements n'était pas faite et Paul Schmidt travaillait pour Libération. Alors à Grenoble, l'Angleterre à ce moment-là refusait de parachuter, d'envoyer des avions dans des montagnes. Et j'ai dû déménager aussi vers ce moment-là parce que les gens chez qui j'étais voulaient inscrire tous mes prénoms, qualités et tout; et j'ai été chez une brave femme qui était pékiniste, mais qui s'est montrée extraordinairement dévouée pour moi et qui a fait des novènes quand j'ai été arrêtée. J'ai.... Alors en Savoie on cherchait déjà des terrains de parachutage, et puis... je risque de sauter beaucoup de choses parce que je ne me rappelle pas-- je sais que j'étais dans les trains tous les jours, l'hiver quand il faisait froid, les trains n'étaient pas chauffés. C'étaient des hivers où il y avait -20°C, (j'ai eu très froid avant même la captivité). Et un jour mon amie Claire Chévrillon passe par Paris et je la rencontre, et elle me dit qu'elle a un ami qui s'appelle Geoffroi de Chaume qui serait tout prêt à collaborer à condition que ce ne soit pas politique. Alors elle le dit d'ailleurs à mon frère Etienne qui me le transmet, je le transmet à Paul Schmidt qui dit: "La Corrèze, c'est tout ce qu'on peut rêver; tu vas t'en occuper." Et il s'appelait à ce moment-là Paul Servin. Alors j'ai acheté des cartes:

j'ai achete les...c'est moi qui faisait un peu de tout... j'ai acheté les lampes électriques et tout pour les parachutages; et puis je suis allée à l'endroit où habitait Antoine-Geoffroi de Chaume, qui était un endroit où l'on accédait après 15km de marche à pied. J'avais pour principe de partir sans baggages, les mains dans les poches pour ne pas éveiller les soupçons; et Paul Schmidt m'avait donné les indications pour les dimensions des terrains de parachutage et pour savoir... enfin il m'a, donné toutes les indications. Alors Antoine-Geoffroi de Chaume m'a conduit auprès d'un directeur d'Autocars de Corrèze, qui s'appelait Condamine, et qui était prêt à nous aider. Et ils ont tout de suite formé, avec,, je me rappelle, il y avait un contre-bandier Belge réfugié là, on a eu tout de suite une équipe de reception. Et Condamine était prêt à donner ses cars pour le transport d'armes s'il y avait lieu.... Le terrain a été choisi, et je suis revenue en faisant un rapport sur la Corrèze dans lequel j'utilisais toutes mes connaissances universitaires sur les plans de thèse ou de dissertation. Et j'ai fait un plan magnifique sur conditions, avantages... enfin j'ai subdivisé et j'ai fait un plan magnifique. Entre-temps, chaque fois que je faisais un aller-retour en dehors de Lyon, j'apportais des nouvelles que Paul Schmidt transmettait. Qu'il transmettait comme venant de lui d'ailleurs parce que je pouvais lui indiquer que tel régiment allemand était par là, je pouvais lui donner des indications. Et même une fois je suis allée chez mes parents qui recevaient le Figaro et qui avaient reçu l'affiche de démission de Robert Brissot qui se sabordait pour

ne pas collaborer avec les Allemands. Et je l'ai rapporté aussitôt à Paul Schmidt, qui l'a transmis à Moulin; mais naturellement tout ceci était à l'actif (?) de Paul Schmidt; moi je ne comptais pas dans tout ça. Et le parachutage en Corrèze a été décidé, mais Paul Schmidt a voulu jeter un dernier coup d'oeil et stupidement il est parti avec une valise à la main. Alors cet homme, qui a fait ses 15km à pied avec une valise à la main, ça attirait l'attention-- Geoffroi de Chaume me l'a fait remarquer. Mais enfin il n'a fait que superviser des choses qui étaient déjà complètement réglées; ils est revenu, il m'a dit que Jean Moulin avait trouvé le rapport merveilleux, mais le rapport a été mis sur le compte de Paul qui a été promu Colonel, enfin qui a beaucoup avancé. Et comme les officiers parachutés de la France Libre, parce que c'étaient quand même des gens courageux, comme Paul Schmidt avait ordre de se préserver, ce n'est pas lui qui a dirigé le parachutage. Il cherchait quelqu'un et finalement c'est mon frère Etienne qui a dirigé ce premier parachutage; et j'avoue que je ralais fort de ne pas le diriger; fort de le pas le diriger, moi, alors que c'est moi qui avait acheté les lampes, acheté les cartes, choisi le terrain, choisi l'équipe de réception, et que c'étaient les premiers contacts--les seules choses vraiment dangereuses. Mais enfin, d'après ce que m'a dit Geoffroi de Chaume plus tard, il y a eu alors des centaines de parachutages extraordinaires. D'ailleurs Geoffroi de Chaume lui-même a été arrêté après moi. Et alors

Paul Schmidt me demandait toujours, m'a demandé, comme je voulais toujours faire des métiers de garçon, et que j'aimais pas le secrétariat, il m'a dit de lui trouver une secrétaire. Et a l'instigation de mon frère Etienne, j'ai été à Clermont-Ferrand où étaient mes parents, et où étaient nos amis Foix, qui étaient des gens en qui j'avai toute confiance-- ma meilleure amie s'appellait Suson Foix. Et malheureusement c'est à une de ses soeurs qui était un peu moins droite que j'ai eu affaire. Et cette soeur était d'ailleurs très courageuse, elle est venue tout de suite avec moi; et je sais que c'était le 11 Novembre '42 parce que en prenant le train pour rentrer à Lyon, nous avons croisé les troupes allemandes qui arrâvaient en Zone Libre. Alors Françoise était un peu ambitieuse. J'ai oublié de vous dire qu'il y avait une fille très sympathique et très droite, elle, qui s'appelait Colette Hugonier, qui a épousé un résistant polonais qui s'appelait Anadamovitch, et qui est connu en Angleterre sous le nom d'Adamson. Et cette Colette était la droiture même comme Marguerite Closier qui nous abritait. Mais Françoise était ambitieuse, et à la Noël il y a eu une imprudence commise. Tous les parachutistes du coin se sont réunis, le type parachuté pour Combat, pour Franc-Tireur, et ils sont copieusement saoulés; ils ont beaucoup pleuré. Moi, qui ne boi pas une goutte de vin, j'assistais tristement à ce spectacle; et Françoise est entrée dans le lit de Paul. Et alors comme elle était devenue sa maîtresse, elle a cru qu'elle avait tous les droits, que c'était elle qui devait commander, se

laisser servir, ils ont d'ailleurs pris des vacances, et moi quand j'ai réclamé des vacances, on m'a dit: "Plus tard." Et j'oubliais de dire que notre radio, qui était un type très bien, Gérard Brault, un rouquin aux oreilles décollées... Notre radio habitait Caluire (?) maintenant chez une certaine Mme M. qui s'est montrée aussi très courageuse. Et Paul Schmidt n'était pas très intelligent et il détestait "Libération" parce que pour lui "Libération" était trop à gauche. Et "Libération" lui envoyait message sur message disant que les voitures radiogoniométriques, chargées de localiser les postes émetteurs menaçaient Gérard Brault, et que s'il émettait encore une seule fois il serait arrêté. J'ai vu Paul Schmidt en colère tappant et disant: "Ils n'ont qu'à me donner des radios: il va continuer à émettre." Résultat, deux jours plus tard Gérard Brault était arrêté. Et je suis allée avec Paul Schmidt sur les lieux à Caluire, mais comme j'étais une femme, que je pouvais passer plus facilement inaperçue, c'est moi qui a été briser la boîte aux lettres et ^{qui} a fait la connaissance de Mme M. qui devait m'être utile plus tard. Et ^{je} suis revenue avec Paul Schmidt qui était tellement consterné de cette arrestation parce qu'il sentait bien qu'il en était responsable, que je lui aidais, que j'allais essayer de la faire évader. Et j'ai rencontré un chef unioniste qui était le mari d'une de mes meilleures amies, et qui s'appelait Gastanbinde (?), qui s'appelle Gastanbinde, il vit toujours-- qui ne prenait pas part à la Résistance mais qui avait émigré à... qui était rarement à Lyon ou à Vichy, qui ne sympathisait pas du tout

avec Pétain. Et j'ai fini par savoir que Gérard Brault était à Castres, j'avais eu d'abord de fausses pistes--enfin j'ai fait plusieurs voyages. Et arrivée à... le recontra, je lui demande s'il connaît quelqu'un à Castres. Il m'a dit: "Je connais un pacifiste, mais si c'est pour une évasion il voudra peut-être bien vous aider." C'était un chef d'éclaireurs unionistes-- Gastanbinde a été commissaire national pour les éclaireurs unionistes. Je suis allée à Castres, et tout-de suite il m'a dit qu'il mettait à ma disposition deux de ses scouts pour l'évasion de Gérard Brault. Pendant ce temps-là Toulouse, où mon frère avait des aquaitances,--j'étais en rapport avec des gens de "Libération" et des maquis qui avaient noyauté le gardien-- un Lorrain, un garçon très bien dont j'oublie le nom-- un Lorrain qui était gardien de la prison de Castres. Et j'ai pu m'entendre avec ce gardien pour qu'on fasse évader Gérard Brault. Mais comme Paul Schmidt ne voulait pas qu'une femme dirige une évasion, j'ai dû m'adresser au Groupe Franc. Et le gardien a mis des soporifiques dans les boissons des autres gardiens; il a tout préparé et puis moi, j'attendais le Groupe Franc devant une horloge. Je vois encore l'horloge et mon coeur qui battait et deux fois de suite le Groupe Franc n'est pas venu, (il s'appellait Joli (?)). Alors j'ai décidé de faire les choses moi-même, et la troisième fois je suis allée, j'ai trouvé les scouts qui avaient... le gardien avait très bien combiné les choses. Il y a d'ailleurs un récit très complet que je vous prêterais; un récit très complet avec la

correction de Cannonce ? qui était le chef scout pacifiste qui m'a aidé. Alors ça vous donnera un renseignement très complet. Mais il fallait grimper un petit mur dans la nuit et lancer une corde pour qu'on puisse grimper. Alors ce sont les éclaireurs qui m'ont prêté la corde, qui ont lancé la corde. Le gardien est monté mais quand Gérard a dû monter il était trop . Il ne pouvait pas. Ça a duré longtemps sous les fenêtres de la gendarmerie de la ville. Et finalement le gardien réussit à hisser Gérard Brault à qui j'ai aussitôt passé une fausse carte d'identité et puis là, ce qu'on signe. En tout cas Gérard Brault a été conduit je crois par Margaret Lozier par une auto qui l'attendait.

Moi je ne voulais plus intervenir: j'étais suffisamment compromise. Et ils sont arrivés chez nos amis Moufflard que j'avais prévenus d'avance. Ils possédaient une propriété à la campagne en Dordogne pres de Ciragoles. C'était un endroit ravissant. Et GB et le gardien ont atterré à Ciragoles et puis moi, je suis revenue pendant la journée. J'ai oublié de vous dire que pendant ^{que} j'étais à Toulouse et que j'allais journallement de Toulouse à Castres, j'avais un ancien camarade d'ambulance ? qui m'aimait bien et qui était logé dans un hôpital occupé par les Allemands. Et que c'est là que j'ai logé. Je ne pouvais pas être mieux puisque cela ne pouvait pas donner l'éveil. J'ai donc habité chez les Allemands pendant tout ce temps. Et puis je suis revenue et ma foi, Paul Schmidt ne m'a pas tellement remercié, mais

GB...Alors je suis revenue...PS avait d'ailleurs été dirigé vers la Zone Nord où il restait quelque temps pour repartir ensuite en Angleterre, d'où il n'est plus revenu. Il est reparti avec sa femme et son beau-père. Mais je suis revenue sans successeur. J'omets beaucoup de choses car il y avait entre temps un dénommé Berlier qui est mort qu'on a parachuté en France. L'avion est tombé. Il nous avait fait faire un voyage absurde dans sa ? qui s'est conduit dans une façon absurde. Je n'ai jamais compris qu'on lui a donné un commandement. Et quand je suis rentrée celui qui commandait c'était Gilbert de Beaufort. On le connaissait sous le nom d'Hubert, un type très chic, très droite, très loyal qui aimait beaucoup mon amie Colette. Et seulement je suis revenue et les gens qu'on parachutait n'étaient pas au courant des mouvements de résistance. Moi, j'avais des contacts un peu partout. Les gens qu'on parachutait n'avaient pas de contacts. Et je suis arrivée pour découvrir alors que . . . dans les maquis qu'on manque carte d'identité, carte d'alimentation. Alors que je savais que André Ullman avait fait un réseau dans les troupes allemandes et qu'on avait demandé des dictionnaires bilangues, franco-allemandes contenant des recettes pour se rendre malade pour permettre aux Allemands de deserter. Et bien, ils ont reçu ça en mon absence. Et ils ont tout brûlé parce qu'ils ne savaient pas qu'en faire. J'étais hors de moi. Et alors quand je suis revenue j'étais fatiguée et j'ai dit à Hubert de Beaufort: "Paul m'a promis des

vacances: je ne peux pas continuer, Je passe toutes mes nuits en train depuis je ne sais pas combien de temps. Il faut que je me repose." Il m'a dit: "Non, vous ne pouvez pas. Moulin vient d'être arrêté et il faut s'occuper de lui."

Entre temps j'avais à m'occuper de gens arrêtés à Vichy et j'avais été à la Gestapo en me faisant passer pour la fiancée de l'un d'eux. J'étais entrée dans la caserne: j'avais pu introduire la femme? Je n'avais rien pu faire pour le faire évader. Et alors le chef des Groupes Francs m'a été présenté, par Lucie Aubrac peut-être. LA s'est occupée de l'évasion qu'elle a pu très bien mener de Raymond ? A qui s'est évadé à P. Tandis que moi, je me suis occupée de l'évasion de Jean Moulin. Et j'essaie simplement d'entrer en contact avec Lucie qui était très difficile. Le chef des Groupes Francs m'avait présenté une femme qui était plus ou moins sûre qui s'appelait Mme Perrin. Et à ce moment-là nous étions réunis, Hubert de Beaufort, Colette et moi dans 18 rue Albert Colomesque qui était notre centre. Quand on a sonné et quelqu'un est venu de la part de Gaston Foix. Il y a beaucoup de choses que j'oublie de vous dire parce qu'un moment on m'a chargé de manier le Rica? On m'a chargé aussi d'être institutrice pour les mitraillettes mais ça n'a presque pas... L'homme qui venait d'arriver venait de la part de ...parent de la femme de Paul Schmidt, de celle qui devait devenir sa femme, qui était sa maitresse. Et moi, j'ai tout de suite dit ça sent mauvais. Hubert de

Beaufort, m'a dit: "Mais comment, vous qui n'avez jamais peur!" Enfin j'ai donné rendez-vous à cet homme Place de la République et j'ai dit à Margaret Lozier de préparer un pot de fleurs et de le mettre sur le balcon pour prévenir pour que personne n'entre si elle était arrêtée. Et moi j'ai rencontré Jean Gameling le chef de renseignement qui m'a dit ne vas pas à ce rendez-vous, Envoie Mme Edme, celle qui avait gardé Gérard Brault à Caluire et que j'avais été revoir pour faire une première enquête sur l'arrestation de Jean Moulin. On soupçonnait déjà Hardy et Jean Gameling m'a dit: "Va voir Mme Edme et envoie là à ta place " Alors là, j'ai dit: "Non, je ne veux pas que quelqu'un soit arrêté à ma place Est-ce que tu peux donner rendez-vous à la Place où je serai?" Mais il ne pouvait pas. Alors j'y suis allée. Je me rappelle j'avais des clefs d'un immeuble. Je voulais les donner à Colette. Colette m'a dit: "Mais non, vous vous faites des idées. C'est pas de tout dangereux. J'ai dit il y a longtemps que je suis dans la Résistance. J'aimerais vous confier ces clefs. Elle n'a jamais voulu les prendre, Et Hubert de B dont je ne savais pas le nom à ce moment-là m'a dit: "Ecoutez Claudine, je vais vous dire mon vrai nom, je m'appelle Hubert de Beaufort." C'est à-dire que j'en savais déjà beaucoup trop.

Et j'étais à ce rendez-vous. Après avoir vu le type j'ai relaxé mon lacet ? tous les dix mètres en regardant derrière moi jusqu'à ce que ses mains se posent sur moi. Et un type qui parlait très bien français m'a arrêtée

J'ai dit: "J'espère que vous n'êtes pas français.
Et il m'a dit, non, je suis allemand. Et c'était probablement
Barbie parce qu'on m'a dit plus tard--je l'ai su par mes
camarades-- que c'était Barbie. Et alors on m'a amenée;
on m'a longuement interrogée et j'ai commencé par garder
le silence, blaguer. J'avais déchirer ma carte d'identité.
J'avais quand même demandé à une fille qui n'était pas
dans la Résistance, qui était une camarade d'agrégation, -
je l'avais demandé de me suivre et de donner l'alerte si
elle me voyait arrêtée--de donner la lettre à 11 rue Chalopin
chez Mme Lavigne pour qu'elle allume la lumière des W.C.s
qu'on voyait de l'extérieur et qui devait servir d'alarme.
Alors, comme je ne voulais pas qu'on trouve ma fausse carte
d'identité je l'ai déchiré dans la course sans que les
Allemands s'en aperçoivent.

Mais le résultat c'est que j'ai tenu quelque temps
sans leur rien dire et puis tout à coup on m'a dit: "Vous
ne voulez rien dire mais vous allez voir. Et ça, c'est
une supplice que j'ai vue merveilleusement décrite par
un officier américain torturé par les Japonais et j'ai
perdu le papier. On retourne les mains derrière le dos
on les accroche ensemble et on vous suspend et au bout
de quelque temps ça entraîne la mort. Mais alors comme
je ne disais pas grand'chose et je disais: et si vous croyez
que c'est joli ce que vous faites, ils ont mis du feu sous
mes pieds. Et a ce moment-là je me suis dit; elle a eu
le temps de faire donner le signal d'alarme. Je peux parler.

Et à ce moment-là, alors, j'ai dit qui j'étais, mais naturellement sans dire à quel réseau j'appartenais. Et toujours terrifiée par le supplice je cherchais comment échapper pour ne pas répondre à leurs questions. Et tout à coup j'a dit: "Je suis dans le service social (puis qu'on a voulu que j'y sois alors que je n'y ai jamais été) et j'ai rendez-vous avec ma patronne qui s'appelle Victorine . . . je ne savais pas où. Je cherchais un nom de traoule mais je n'en ai pas trouvé. Et à ce moment-là je portais toujours un chapeau parce que, étant rousse, je craignais le soleil et ma mère le craignait pour moi. J'avais l'habitude d'avoir un chapeau. Et alors j'ai enlevé mon chapeau, je l'ai tortillé et puis quand j'ai vu que je ne pouvais pas m'évader qu'il y avait des Gestappiennes et des Gestapiens autour de moi au milieu de la foule (où?) j'ai été trouvé une Gestapienne. J'ai dit: "Voilà, vous avez vu j'ai enlevé mon chapeau. C'était le signal. Tous mes camarades déménagent: vous pouvez essayer de me faire parler maintenant. Plus personne ne peut être attrapée. Ils auront tous changé d'identité, de domicile. Alors elle est revenue furieuse et tellement furieuse que Barbie lui-même l'a fait sortir de la pièce. Seulement elle m'a dit: ".Tu verras, tu verras." Ils ont pris leur gros chien et ils m'ont fait descendre au deuxième étage de la cave. Dans un endroit nul: il n'y avait pas d'autres prisonniers. Et les gardes, ils étaient deux. L'un a pris une mitraillette, l'autre a pris un revolver et m'a mise contre le mur, le revolver sur la nuque et m'ont dit: "Vous

n'avez plus rien à dire." J'ai dit non. Et j'étais bien contente parce que être fusillée, c'est un bonheur après la torture. On ne sait pas de tout ce que c'est la torture. C'est impossible à imaginer. Et ils ont tiré un coup à blanc. Je ne sais pas si j'ai sursauté. Puis ça a été fini. On m'a mise au secret pendant quelques jours. Et j'ai été à Montluc. Alors comme beaucoup au secret je ne me rappelle plus pour combien de jours. Et un moment donné j'ai quand même rencontré Margarite Lozier. Car pendant qu'ils m'arrêtaient ils arrêtaient 18 rue Gilbert Colombesque. Seulement ML y avait mis le pot de fleurs. Tous les autres ont pu s'échapper sauf un malheureux paysan des environs de Macon qui avait une heure de répit devant lui, qui était monté pour dire bonjour à Marguerite Lozier et qui s'est trouvé arrêté avec nous. Et le malheureux n'est pas rentré de Flossenberg où on l'a envoyé. Il était arrêté: on avait 3 d'arrêtés mais personne n'a été arrêtée après nous. Et je crois ils n'ont jamais su à quel réseau nous appartenions. Alors quand j'étais en cellule au bout d'un certain temps on m'a permis d'aller jusqu'aux lavabos et de vider la tinette. Et puis on a mis une femme avec moi et il y a une autre femme qui était dans une cellule à l'autre bout qui s'est précipitée (?) sur moi en disant: "Attention, c'est un mouton." Moi, je savais qu'il ne fallait rien dire à personne. Depuis l'évasion d'Aubrac les colis et les livres étaient interdits mais deux de mes voisines, qui toutes les deux sont mortes en captivité,

en rentrant du lavabo avaient lancé dans ma cellule des bouquins. Les Memoires d' Alexandre Dumas dont je me suis regalee et puis un livre complètement idiot Jean de Lys(?). Alors quand on a envoyé ce mouton, j'ai commencé à raconter des histoires d'amour de Tzar un jeune homme qui rencontre une jeune fille au bord de la fontaine. Elle m'écoutait ravie. Et ça s'est passé comme ça. J'avais très mal aux mains. J'avais les poignets enflés, les doigts enflés et j'ai d'ailleurs ça encore, ça reviens : je recommence à avoir mal mais, mais il y avait des punaises. Et au début, je croyais que les punaises étaient du poivre(?) agrattés qu'on nous mettait pour nous empêcher de dormir. Après j'ai eu le droit de faire le tour, la promenade, le tour. On faisait un tour à l'intérieur de la prison. Et ben, la vie prenait son petit train-train

Au cours d'un interrogatoire j'avais réussi à voler un crayon, alors qu'on disait si on trouvait un crayon dans la cellule on serait fusillé. Pendant que je marchais en tour (on n'avait pas le droit de parler) et tout d'un coup, on met quelqu'un à côté de moi. C'était cette Mme Perrin que j'avais contactée pour toucher Jean Moulin. Je crois que je n'avais jamais eu de plus grand peur de ma vie. J'ai dit: "Tais-toi; taisez-vous dites que. . . je suis assistante sociale et ne dites rien d'autre." Et un sous-officier est venu aimablement me dire: "Vous pouvez parler toutes les deux." Alors elle savait que je m'occupais de Moulin et cette femme ne m'a jamais dénoncée parce que

jamais, jamais on m'a interrogé sur JM et je crois ils n'ont jamais su . . . que j'avais des rapport, enfin, que j'ai connu JM.

A la Libération je suis allée la défendre parce que elle a été attaquée très violement parce qu'elle avait servi de mouton dans les cellules. Elle dénonçait certaines filles mais il y avait une autre fille du réseau Alliance, qui comme moi avait eu des services de Mme Perrin. (on avait très peur au tribunal, moment du pouvoir du CP A ce moment-là j'allais vraiment vers les Communistes. Justement là, je me suis brouillé avec eux. Il régnait une atmosphère de terreur). Et j'ai longtemps parlé à la défense de Mme Perrin, et d'autre part, elle m'avait dit que le capitaine Devigny et elle donnait le nom de quatre ou cinq personnes auxquelles elle avait rendu service. Et j'ai fini par les trouver tous. Alors cela aurait été le métier du juge d'instruction. Et ils ne sont pas venus témoigner eux-mêmes, ce que je trouve moche, car elle leur a sauvé la vie. Ils ont donné des papiers que le juge à peine osé lire. Enfin j'ai longtemps parlé et elle m'a dit que je lui ai sauvé la tête, m'avait dit l'avocat. (Pas sympathique mais pas une raison pour la fusiller)

(Side 2)

(Famille)

Ce qui est intéressant c'est qu'on était quatre enfants; que dès le début de la guerre en '40 mes frères sont partis

dans les armes les plus dangereuses. Ma mère, moi, je me
étais engagée dans les ? ma mère a tant pleuré que j'y
ai renoncé ce qui était affreux pour moi. Et puis au moment
de la Résistance (? date, groupe) mon frère Etienne est
entre très vite. Il m'a entraîné à sa suite et mon frère
Michel. . . On était tous dans les réseaux différents.

(Experience)

Avec des camarades, on en parle jamais.

J'ai l'impression qu'il y avait très peu de femmes qui
étaient tout le temps dans les trains, dans les rues, sur
les bicyclettes. On m'a volé sept bicyclettes : la première,
la mienne : Les autres, achetées. Quand il y a pénurie
les plus gens honnêtes deviennent moins honnêtes.

Mon amie Catherine qui était dans le réseau Cavallès a
été sûrement moins limitée que moi [dans ses activités].
Elle a rencontré moins [de problèmes]. Paul Schmidt
était un coureur de femmes, et il avait sa maîtresse.
On avait attribué tout ce que j'avais fait à sa maîtresse
quand je suis revenue [de prison] et sa maîtresse, qui était
responsable de mon arrestation, m'a dit que si tu étais
arrêlée c'est bien ? tout pour toi. Et pourtant c'est
quelqu'une de charmante quand on la voit.

(Engagement)

On ne pouvait pas laisser les Allemands. On savait déjà
ce que Vichy faisait. Et on ne pouvait pas laisser faire

ca. Et aussi par esprit social parce que les lois de Pétain étaient réactionnaires. Mais on ne luttait pas contre Pétain; on luttait contre les Allemands.

(Education)

On était beaucoup plus patriote que maintenant. Maintenant les jeunes me disent carrément que le drapeau n'a pas de sens pour eux. Quand je pense à ce que ça comptait en captivité qu'on pouvait faire un bouquet en bleu-blanc-rouge. Et moi, j'ai été élevée après la guerre de '14. Mon père avait été volontaire en '14, et blessé à Charleroi, et un homme de gauche. Ma mère était lorraine et elle a gardé la haine constant des Allemands. Elle nous a élevé dans la haine des Allemands, que je n'ai plus de tout. J'ai eu des élèves allemands charmants et intelligents et fines. Je suis contre le racisme quel qu'il soit, mais maman haïssait les Allemands. Et quand j'étais petite mon rêve c'était d'être soldat. Je ne me rendais pas compte que comme fille il n'en était pas question. Après '14 parce que j'avais un oncle qui était pourtant socialiste - qui avait été à Verdun... Ma mère était beaucoup patriote que papa parce que papa, qui était beaucoup plus - un grand scientifique qui connaissait les travaux des Allemands et qui admirait beaucoup ce qu'il y avait de bien en Allemagne. Tandis que maman était lorraine, détestante les Allemands,

(Politique/vote des femmes)

Certainement dans les camps la politique a moins joué

Mais je peux vous donner deux exemples pour être tout-à-fait objective, Un exemple qu'on connait moins. J'avais un camarade, un type qui était parachuté puis qui est allé ensuite à Paris qui est mort qui s'appellait Robert Béral. Et il travaillait à Paris. Et il venu une fois chez nous à Lyon tout ravi en disant on a un préfet merveilleux. Quand on demande des hôtages il sauve les Gaullistes et il donne les Juifs et les Communistes. Ledit préfet était tué par les Communistes après la guerre. Il s'est passé le contraire dans les camps. Dans les camps ce sont les Allemands qui avaient, les Communistes allemands qui avaient été les premiers arrêtés dans les camps non-raciaux et c'est eux qui avaient les commandes. Alors il y'avait toujours ce problème terrible. Il faut que tant de personnes passent à la chambre à gaz. Lesquels choisirs? Alors ils choisissaient, ils protégeaient les gens qui avaient un certain nom et puis ils laissaient mourir ceux qui n'étaient communistes ni rien. Par exemple mon éditeur qui est José Corti, qui a édité tous les Surréalistes. C'était le premier, un très vieil homme maintenant. . . (?)

On aurait pu le sauver. Et pour mon frère aîné c'est la même chose. Prenant, qui était un grand professeur de sciences naturelles, était communiste, avait dit à papa: Si nous avions su que votre fils était si malade; mort comme ça. Nous aurons pu le sauver. C'est cruel de dire ça.

Parmi les femmes il y avait des communistes, mais moins, J'ai beaucoup de camarades parmi les femmes Enfin, moi c'est mon point de vue . . . Je n'ai trouvé que de la gentillesse partout, Dans l'ensemble, la camaraderie a joué indépendamment des opinions.

Pendant la guerre d'Algérie les femmes algériennes ont combattu comme les hommes. Elles ont quitté l'endroit où elles étaient confinées et elles se sont battues. Mais après la guerre elles ont été renfermées et c'est pire que jamais.

Peut-être le Général de Gaulle a joué un petit rôle mais il faut que la lutte continue. Il faut que les femmes le veuillent. Mais souvent quand même les femmes avaient des rôles subalternes. Elles couraient les mêmes risques mais souvent elles faisaient le courrier, elles levaient les boîtes aux lettres, . . .

Mais le combat des femmes, il ne faut pas exagérer. Néanmoins dans une carrière un homme a plus de chance à réussir qu'une femme.